

“A TRAVERS LES VENTS”

Poésies du terroir; un volume, 75 sous, chez Edouard Garand, éditeur, à Montréal.

La Revue des Poètes de France, dans son édition de mars, annonçait les résultats de son dernier concours de poésie, ouvert à tous les poètes de langue française du monde entier. Des écrivains Français, Belges, Suisses, Canadiens, Italiens, Espagnols, Egyptiens, Grecs et Roumains y ont pris part. Le Canada-français s'est marqué une place fort honorable dans ce tournoi de la pensée et des belles-lettres.

Un poète montréalais, M. Robert Choquette, avec qui le sousigné a eu l'honneur de partager les palmes du couronnement, s'est rangé du coup parmi les premiers ouvriers du vers français, en décrochant le second prix dans la troisième section du concours, et la Revue des Poètes lui a décerné une médaille d'argent.

Or, voici que M. Choquette publie son premier recueil de vers “A Travers les Vents” auquel la critique autorisée et le public intellectuel feront un accueil chaleureux. Petit-fils de terrien, ce poète a gardé, dans son cœur et dans son âme, le souffle héréditaire qui donne à sa poésie une vigueur et une beauté qui attirent et qui élèvent.

On y retrouve la pureté du verbe, son harmonie et sa clarté, l'ampleur de vision, la franchise des sentiments et leur élévation, toute cette musique et toute cette lumière qui charment les esprits cultivés parce qu'ils s'en nourrissent et qu'ils s'en réconfortent.

Et ce poète, tout jeune encore, est solidement étoffé. Ce n'est point là une métaphore qu'on peut prendre plaisir à énoncer. C'est une vérité d'ordre pratique et constatée. Car M. Robert Choquette est à notre poésie ce qu'un Henry de Montherlant est à la prose française. Praticien du sport, des sports les plus violents même, il peut mettre au service d'un cerveau et d'un cœur richement meublés, un physique endurci aux exercices quotidiens les plus patients et les plus sanitaires. Et cela ne l'empêche pas d'entretenir, pour la conception délicate et la mise au monde d'un poème, un culte passionnel qui fera de lui, s'il le veut bien, un ardent et glorieux champion de la pensée saine et élevée, de l'expression plaisante et des belles formes littéraires.

Poète dans les moelles et athlète dans les muscles, M. Robert Choquette pourra expliquer à ses contemporains pourquoi il a chanté les énergies de la grande nature et de la pensée humaine plutôt que de s'enfiévrer l'âme de chimères. C'est pour nous un frère dont nous sommes très fier et nous le saluons comme le prototype du poète ardent et viril que devrait être un vrai prêtre des muses canadiennes-françaises.

Le recueil de R. Choquette et son avant-propos, sont un bouquet nouveau au parterre fleuri de nos lettres de terroir. Les deux ou trois roquets qui bavert leur dépit, dans les petites feuilles, tenteront sans doute d'amoindrir ce nouveau succès devant l'opinion de leurs rares amis, mais ceux qui cherchent dans la littérature de quoi nous rendre plus humains, aimeront ce beau livre, tout simplement. Ils l'aimeront parce que ces strophes interprètent nos sentiments à nous, dans notre langue, avec nos inflexions et notre clarté par lesquelles nous sommes restés si près des seuls maîtres de la langue française, les grands classiques du XVII^e siècle.

ALPHONSE DÉSILETS,
de la Société des Poètes.

Avril 1925.

L'astronomie est en deuil. Elle vient de perdre un de ses plus lumineux génies. Camille Flammarion est mort, à l'âge de 83 ans, dans son laboratoire de Juvisy, après avoir contemplant une dernière fois le ciel. Maintenant qu'il repose à l'ombre des grands arbres de sa propriété, comment retracer sa prodigieuse activité? C'est une merveilleuse et constante ascension vers l'Idéal. Pour en décrire toutes les étapes, un seul livre n'y suffirait pas. Sa vie est d'une remarquable simplicité! Fils de pauvres paysans de la Haute-Marne, né le 26 février 1842, à Montigny-le-Bois, Camille Flammarion est un véritable enfant de la nature.

“L'OMBRE DANS LE MIROIR”

Poèmes, par Jean Charbonneau, lauréat de l'Académie française, publié par la librairie Beauchemin, Limitée, Montréal.

Voici un nouveau livre par le poète des *Blessures* et de *l'Age du Sang*. Dans ce volume qui vient de paraître, l'auteur fait preuve d'un talent plus souple, plus sympathique que dans ses précédentes œuvres. Il y a plus de sentiment. Certes, M. Charbonneau reste toujours le poète philosophe que nous avons si fort goûté dans les *Blessures*, mais il a maintenant des accents d'une douceur et d'une tendresse que nous ne lui connaissions pas et il éprouve devant la nature, des émotions auxquelles il ne nous avait guère habitués. Le nouveau livre de M. Charbonneau est d'une lecture fort agréable et plaira assurément à ceux qui ont encore le culte de la poésie. La note dominante du livre, c'est l'illusion, le désenchantement, le rêve de toutes les vies, de toutes les existences. C'est la voix du passé que nous entendons à toutes ses pages, une voix mélancolique comme une cloche qui tinte le soir.

Comment ne pas être empoigné par ce début de poème :

Ce soir, pèlerin que la route
A lassé, je m'arrête en silence, et j'écoute.

Cueillons ces vers qui vont droit à l'âme :

Devant mes pas, Passé divin, ouvre ta porte.
Le Passé nous revient au cours de l'heure lente.

Et quoi de plus humain que ce quatrain :

Je me rends compte enfin que la vieille blessure
Qui dans mon cœur existe encore.
Bien qu'elle le tourmente et qu'elle le presseure,
Est mon plus précieux trésor.

Le Dialogue entre le Spectre et le Voyageur dans la pièce qui donne au livre son titre est une page de haute poésie. Jean Charbonneau se révèle là grand poète.

Disons maintenant que le volume fait le plus grand honneur à la Librairie Beauchemin qui l'a imprimé et édité. Ce livre peut avantageusement soutenir la comparaison avec les superbes volumes français d'avant la guerre, alors que Paris occupait le premier rang pour l'impression des beaux livres. Il nous fait plaisir de voir une maison canadienne-française exécuter un travail artistique avec une telle perfection.

Un groupe important d'amis et d'admirateurs s'est réuni un dimanche de mai dernier, autour de la croix de granit byzantine dressée sur la tombe de Léon Bloy, à Bourg-la-Reine, par les soins de ses fidèles Valette et Rachilde, grâce au talent du sculpteur Brou.

Des discours simples et pieux furent prononcés par M. Pierre Termier, l'ami généreux du grand catholique “isolé qui va dans l'immensité noire portant devant lui son cœur comme un flambeau”, et par son cathécumène et filleul, Jacques Maritain; l'un et l'autre fixant les traits véridiques de la figure théologique de l'écrivain.

M. Georges Lecomte, au nom de la Société des Gens de Lettres, rendit l'hommage officiel à l'impitoyable talent du Mendiant ingrat et du Désespéré.

Puis deux prêtres, un ami français, l'abbé Petit et un disciple tchéco-slovaque, l'abbé Jačoubiska, apportèrent le tribut de l'Eglise universelle au croyant qui, par delà les théories philosophiques et l'encombrement des chapelles, puisait aux sources mêmes de la Révélation les principes d'unité et de vérité qui éclairent son génie.

Car Léon Bloy, qui paraît aux uns monstrueux et aux autres mesquin, fut le soldat irréductible du Verbe fait chair au siècle de la Bête. On le connaît, on le comprendra et on l'honorera quand le temps sera plus près de se confondre avec l'éternité.

En unissant leurs voix dans un humble De Profundis, les amis de Léon Bloy ont appris, hier, aux générations futures, le chemin de sa tombe, ce rude pupitre où elle écorcheront leurs coudes à la conquête de l'Absolu.